

L' Abeille.

7me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

7me Année

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 1er JUILLET 1859.

No. 29.

DEUXIEME ANNIVERSAIRE SECULAIRE.

DE L'ARRIVÉE

DE Mgr. LAVAL-MONTMORENCY,

EN CANADA.

Ô Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes
Tes immenses sapins saluaient ton réveil ?
Où, déployant les dons de ta grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'originaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au pied de tes grands bois.
Ils plaiaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce diapeau, ces hommes au teint pâle,
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Te souvient-il des jours où, prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, missionnaires sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,
Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et d'un martyre affreux sanctifiant tes rives
Laisaient à tes enfants leur souvenir sacré ?

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois terrassé par la valeur baronne
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskouï lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encore pu trouver une place.
De l'étendard français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire,
Qui vient tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant.

Celui vers qui s'élève en ce jour d'allégresse
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant ;

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants dont les flèches aigües
Au sauvage étonné montrent du doigt le Ciel.

Affrontant les dangers des vagues nigricantes,
On le voit rabâmer les églises méprisantes
Qui s'élèvent au bord du Saguenay lointain,
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console et la pauvre chaumière
Et le grand chef Huron pleurant sur son destin.

Quand Mesy, d'Avantour, abusant de leur force,
Ose donner appui, sous la lutte d'écorce,
Au trafic infâmant de la liqueur de feu,
Intrepides gardiens de la morale austère,
Il sait faire grandir, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quant il a fait briller ces trois saintes compagnes,
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encor sur nous ses torrents de lumière ;
Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Ce fruit de ses travaux, cet objet de sa joie,
Deux fois un feu cruel le saisit pour sa proie.
Ce malheur qui le frappe au plus profond du cœur
Ne peut faire fléchir son courage indomptable :
De ces débris fumants, un monument durable
S'élève sous sa main rayonnant de splendeur.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile,
Deux siècles sont passés, et toujours immobile
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces collèges sans nombre
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie,
Dans ces nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Valier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse
Dans ce paisible asile, objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare au repos du tombeau.

Et quand la mort parut au seuil de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore
Les chéneux attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

OCTAVE CREMAZEE.

UTILITE DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET ANALYSE DES PRINCIPAUX SYSTEMES ORIENTAUX.

(Suite et fin.)

Nous sommes rendus aux trois doctrines communes aux peuples d'Orient.

Celle qui se fait remarquer le plus, c'est la doctrine de l'âme universelle. Tous ces peuples admettent un Etre-Suprême, principe des autres êtres. Ce Dieu suprême est répandu dans le monde : tantôt, comme chez les Chaldéens, on le voit divisé en parties, régir les différentes parties de l'univers. Il n'y a qu'un instant, je le montrais chez les Perses, produisant deux principes contraires, Ormuzd et Ahriman : l'un bon renferme le germe de l'univers et tout ce qu'il y a de bien ; l'autre mauvais s'efforce de contrebalancer l'action du premier en y opposant un ordre de choses contraires. Mais nulle part cette doctrine ne se trouve aussi nettement exprimée que dans les Védas, livres sacrés qui renferment la philosophie et la religion des Indiens. On y lit en substance : Dieu lumière incorporelle, intellectuelle, créateur et conservateur de l'univers qu'il pénètre en tous sens et dont il est revêtu comme d'un manteau, est répandu partout, et répand partout le mouvement, l'ordre, la fécondité. Ce grand Dieu voit tout, connaît tout ce qui se passe dans l'univers auquel il est uni.

Ce que je viens de rapporter de la doctrine de l'âme universelle chez les Indiens, nous vient de quelques philosophes et historiens anciens. Les voyageurs modernes, ayant puisé à la source même, sont à portée de nous donner des renseignements plus exacts et plus étendus. Les anciens ne nous ont transmis que des généralités ; les modernes, des faits plus précis. La philosophie des Indiens étant ce qu'il y a de plus important, chez les Orientaux, en matière de développement intellectuel, je vais exposer en peu de mots l'enchaînement de leur philosophie suivant les voyageurs modernes. On y verra l'empreinte manifeste de la doctrine de l'âme universelle.

Éternellement existait plongé dans un sommeil divin Brahm, la substance première, infinie, le réceptacle de tous les ty-